

# LES « TURCISMES DANS LE LEXIQUE DE L'ARMENIEN OCCIDENTAL PARLE : APPROCHE TYPOLOGIQUE ET FONCTIONNELLE

Anaïd DONABEDIAN

(Inalco)

## INTRODUCTION

La linguistique est, depuis quelques décennies, de plus en plus sensible aux phénomènes induits par les pratiques de bi-multilinguisme, au point que s'est constitué un domaine spécifique : la linguistique de contact. L'enjeu en est notamment de déterminer comment ces pratiques sociales influencent le développement interne des langues à tous les niveaux de l'analyse linguistique, bien au-delà du seul lexique. C'est ce que, à la suite de Thomason et Kaufmann (1988), nous avons montré dans le volume 'Langues de diaspora, langues en contact' (Donabédian ed. 2001). Le présent colloque consacré aux 'Mots voyageurs' nous fournit aujourd'hui l'occasion de nous pencher sur le fait lexical, moins aisé à aborder qu'il n'y paraît.

La question des emprunts dans les langues rencontre inévitablement celle de la norme et de la politique linguistique, qu'elle soit portée par des instances étatiques (cf. la lutte contre le *franglais* orchestrée en son temps par Jacques Toubon en France, la *dérussification* dans de nombreux Etats post-soviétiques, la politique linguistique en Turquie post-kémaliste, etc.), ou par la communauté des locuteurs elle-même, dont la frange la plus normative est souvent constituée par le corps enseignant et certains intellectuels : c'est le cas dans lequel se trouve la diaspora arménienne, faute de structure gouvernementale. L'emprunt est en effet la question par laquelle la communauté de locuteurs non linguistes s'empare du fait linguistique, le lexique étant la manifestation la plus visible de l'évolution linguistique à l'échelle d'une génération, en quelque sorte la partie émergée de l'iceberg, qui se prête le plus volontiers au métalangage et à l'autocorrection à large échelle dans une société de locuteurs<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> On peut citer ici l'exemple du français du Québec qui évite les emprunts comme *week-end*, mais pas les calques sémantico-syntaxiques comme *tomber en amour*, qui est pourtant un anglicisme au même titre (cf. *fall in love*).

Le lexique d'origine turque est représenté à des degrés divers dans les différents dialectes arméniens, sachant que les nombreux dialectes des différentes langues de la région (turc, grec, arménien, kurde, langues caucasiennes), dont les cartes se superposent largement, ont amplement puisé dans leurs fonds lexicaux respectifs, ainsi que dans ceux de l'arabe et du persan<sup>2</sup>. Cependant, l'arménien occidental littéraire, qui s'est constitué au cours d'un processus de normalisation dans le deuxième tiers du dix-neuvième siècle, n'intègre pas cette couche lexicale, qui, de fait, est absente des dictionnaires. Pourtant, un siècle et demi après cette normalisation, et bien que les dictionnaires les ignorent, ces termes sont compris par la majorité des locuteurs d'arménien, qui pourtant n'ont jamais été en contact direct avec le turc.

Notre propos sera d'expliquer ce paradoxe en deux temps : nous analyserons d'abord ce qui explique la persistance de ces termes dans la pratique orale spontanée, puis nous croiserons cette problématique avec celle de la norme et du métalangage. Pour cela, nous recourrons, lorsque ce sera utile, à la comparaison avec la situation du grec, où les emprunts du turc, qui concernent d'ailleurs souvent les mêmes unités lexicales, figurent dans les dictionnaires de la langue moderne, ce qui signifie qu'ils sont considérés comme intégrés à la langue. Nous montrerons là encore que, bien qu'arménien occidental et grec moderne soient le résultat de processus de développement marqués par un bilinguisme prolongé avec le turc, c'est la combinaison de facteurs internes (caractéristiques typologiques des langues en jeu) et externes (situation sociolinguistique) qui explique cette différence de perméabilité à l'influence du turc, et, partant, de perception de ces influences.

## 1. FACTEURS DE PERMEABILITE DES LANGUES EN CONTACT

### 1.1. FACTEURS INTERNES : TYPOLOGIE

Comme bon nombre de langues indo-européennes, l'arménien a connu, à différents stades de son évolution, des mutations profondes qui ont affecté ses caractéristiques typologiques. Langue flexionnelle de type relativement conservateur au stade classique<sup>3</sup> (ordre des mots libre, accord entre adjectif et nom), elle a acquis un fonctionnement largement agglutinant, un ordre SOV et déterminant-déterminé rigide (Donabédian 2000b). L'arménien moderne occidental présente également des

---

<sup>2</sup> Rappelons, s'il en est besoin, que ces influences sont réciproques, comme l'ont souligné R. Dankoff et U. Bläsing dans leurs travaux sur les emprunts du turc à l'arménien.

<sup>3</sup> L'arménien est attesté depuis le début du cinquième siècle de notre ère, à partir de la création d'un alphabet propre par Mesrop Machdost.

convergences avec le turc en matière de catégories aspecto-temporelles, en l'espèce, la présence d'un médiatif et d'un progressif (Donabédian 2002).

Au regard de ces caractéristiques, le grec fait figure de langue indo-européenne beaucoup plus typique, aussi bien au stade antique que moderne. En effet, bien que le grec appartienne au Sprachbund balkanique, il est plus conservateur que d'autres langues indo-européennes du continuum (bulgare-macédonien et albanais), qui par exemple ont acquis la catégorie du médiatif, à laquelle le grec a résisté.

Comment expliquer cette différence de perméabilité typologique entre le grec et l'arménien, langues ayant toutes deux eu un contact prolongé avec le turc ? Sans doute faut-il prendre en considération le rôle déterminant joué par le substrat ourartéen dans la formation du proto-arménien, et dans l'existence de traits atypiques reconnus à l'arménien parmi les langues indo-européennes (par exemple l'absence de genre grammatical dès les premières attestations, l'existence de certains faits marginaux d'agglutination, les tendances à une corrélation entre l'ordre adjectif-nom et l'absence d'accord, et le fonctionnement atypique de la diathèse du participe). L'ourartéen est en effet une langue qui présente des phénomènes associés à l'ergativité<sup>4</sup>, ainsi qu'une morphologie agglutinante, qui ne connaît pas le genre grammatical, et il est admis (Russel 1997) que le contact des proto-Arméniens indo-européens avec la langue et la culture d'Ourartou est fondamental dans l'ethnogenèse des Arméniens. Ce phénomène n'est d'ailleurs pas sans évoquer la situation des langues indo-aryennes et de l'impact des langues du substrat dravidien sur leur évolution typologiques : il est intéressant de constater que les traits typologiques concernés sont les mêmes que ceux évoqués ci-dessus pour l'arménien (Andronov 1964).

Ainsi, il y a une présomption forte pour que la perméabilité de l'arménien moderne au turc s'explique au moins en partie par la présence de certains traits à forte puissance structurante liés au substrat ourartéen, et qui fonderaient une 'prédisposition' à acquérir ces mêmes traits au contact d'une langue agglutinante comme le turc, ce qui n'est évidemment pas le cas du grec<sup>5</sup>.

---

<sup>4</sup> En réalité, selon la typologie de Klimov, l'ourartéen est présenté comme une langue de type 'actif' plutôt qu'ergatif, ce qui l'inscrit hors du type accusatif attesté dans toutes les langues indo-européennes, et considéré comme une des caractéristiques typologiques proprement indo-européennes (cf. Khatchikian 1985).

<sup>5</sup> Cependant, pour rendre compte de la plus faible perméabilité du grec, il faudrait également évoquer les différences de situation : les exemples du grec que nous évoquons ci-dessous sont tirés du grec démotique, ce qui introduit un léger biais dans notre approche : le contact de l'arménien avec le turc a sans doute été plus étroit que celui du grec démotique. Pour avoir un parallèle plus précis, il faudrait comparer avec le grec pontique, dont la perméabilité est telle qu'il a été qualifié de langue mixte par Dawkins 1916 (repris par Thomason et Kaufmann 1988). Mais, le grec

## 1.2. FACTEURS EXTERNES : SOCIOILINGUISTIQUE

L'arménien est une langue dont l'histoire est marquée par des contacts linguistiques, du fait des nombreuses dominations que l'Arménie a connues : gréco-persane jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle, puis arabe, mongole, seldjoukide et kurde dans certaines zones.

Même si la genèse de ces dialectes ne fait pas consensus, et qu'il est probable qu'il existait une diversité dialectale dès l'époque dite 'classique' où l'arménien est attesté pour la première fois, il ne fait pas de doute que leur évolution a été largement infléchi par ces contacts linguistiques, et a fortiori par le dernier et le plus prolongé d'entre eux, celui avec le turc. Ainsi, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, il existe une très grande variété de dialectes présentant une convergence importante avec le turc au plan lexical et morphosyntaxique. On peut même représenter cette diversité dialectale comme un continuum, depuis la variante 'haute' des lettrés de Constantinople (devenue l'arménien standard), jusqu'à la variante de turc parlé par les Arméniens turcophones dans certaines provinces, en passant par la diversité des dialectes arméniens de l'Anatolie centrale et orientale.

A cette époque, un processus de volontarisme linguistique, dicté par l'esprit des Lumières, est amorcé par une intelligentsia ayant étudié en Europe, avec comme fers de lance, la réorganisation d'un système scolaire laïc, le développement d'une presse et d'une littérature, le tout sur fond de querelle des Anciens et des Modernes autour de l'accession de la langue moderne au statut de langue littéraire<sup>6</sup>. L'objectif de cette politique est la réappropriation et la standardisation de la langue, qui s'accompagne d'une sorte de 'nettoyage' des emprunts au turc : des termes classiques sont réintroduits, avec parfois des annotations les 'traduisant' dans la presse, et on crée des néologismes à partir de racines propres à l'arménien, langue qui se prête très aisément à la composition et à la dérivation. Plus tard, après une vague d'intérêt pour les provinces, on réintroduit certains termes dialectaux qui ne relèvent pas de l'emprunt. Tout ce mouvement se caractérise par un esprit très pédagogique, visant à faciliter l'appropriation de cette norme par la population, comme le montrent les notes de bas de page dans les journaux. Enfin, à l'issue du dix-neuvième siècle, la littérature arménienne occidentale connaît une période très féconde, qui finit de stabiliser cette nouvelle langue littéraire.

Du côté du grec démotique, la situation est très différente, d'une part parce que la diglossie entre *katharevousa* et démotique laisse cette dernière à la pratique spontanée, non normée, et d'autre part, parce que l'Etat s'étant formé plus tôt, la norme se fixe dans des conditions qui permettent un

---

pontique ne disposant pas de norme écrite, cela nous ferait sortir de notre propos, qui est d'examiner le rapport aux emprunts dans la norme écrite.

<sup>6</sup> cf. notamment Nichanian 1989, Ter Minassian 1997.

rapport plus serein aux emprunts. Au contraire, pour l'arménien occidental, à la situation de minorité de l'Empire Ottoman accédant à une conscience nationale, conditions favorisant la normalisation, succède une situation de diaspora polycentrique.

## 2. LE TRAITEMENT DES EMPRUNTS DU TURC<sup>7</sup> EN ARMÉNIEN ET EN GREC

### 2.1. EMPRUNTS ET MORPHOLOGIE DE LA LANGUE EMPRUNTANTE

Typologiquement, l'arménien présente, contrairement au grec, d'importants facteurs de convergence avec le turc, notamment en ce qui concerne la morphologie nominale, particulièrement pertinente ici, puisque la majorité des emprunts concernent des unités nominales. Les traits communs les plus marquants sont sans doute :

- la morphologie nominale agglutinante, par laquelle une base nue vaut une forme de nominatif, aussi bien en arménien qu'en turc (cf. Bazin 1987 : 24-25),

- les affinités entre certains morphèmes grammaticaux turcs et arméniens (cf. les morphèmes de pluriel arménien *-er/-ner*, et turc *-ler*).

Il ne faut certes pas voir dans ce dernier point le résultat d'un emprunt direct de morphèmes, que contredit l'histoire et le fonctionnement des marqueurs concernés. Il s'explique par un phénomène de sélection convergente<sup>8</sup>, qui alimente une dynamique générale facilitée par le bilinguisme intensif.

---

<sup>7</sup> Parmi les emprunts que nous citons, figurent des mots d'origine arabe, cependant, dans la mesure où ils ont été empruntés via le turc, nous les considérons comme des emprunts du turc. C'est d'ailleurs ainsi qu'ils sont perçus par les locuteurs, les Arméniens de l'Empire Ottoman n'étant pas systématiquement arabophones.

<sup>8</sup> Le pluriel en *-er* existe dès l'arménien classique sous la forme *-ear* (dont il est la réduction), marqueur de collectif, coexistant avec le *-k'* du pluriel neutre. La sélection du morphème *-er-* comme pluriel agglutinant au moment de la mutation typologique de l'arménien s'est faite probablement du fait que *-er* était syllabique, contrairement à *-k'*, et donc mieux adapté à l'agglutination, mais on ne peut pas écarter le fait que la ressemblance avec le morphème *ler* du turc ait été un facteur favorisant cette mutation. De même, la particule postposée *gor* du progressif a une origine comparable à la particule d'actualisation antéposée du présent *gə*. Cependant, le progressif s'exprime dans les dialectes arméniens sous la forme de diverses particules postposées, que l'on peut rapidement grouper en deux catégories : les variantes constituant une reprise de *gə*, tel quel ou sous une forme modifiée, comme son avatar *gor*, ou les variantes correspondant à une affirmation forte comme *ha*. Là encore, le fait que pour l'arménien standard, parmi les variantes dialectales possibles, on ait sélectionné *gor*, converge avec le suffixe de progressif *-yor* du turc.

S'ajoute à ces éléments la phonologie, facteur d'importance pour la perméabilité d'une langue aux emprunts. Nous retiendrons dans un premier temps la place de l'accent, final en turc et en arménien, mobile en grec.

Ainsi, l'arménien a un fonctionnement agglutinant, la racine nue y constitue un mot plein<sup>9</sup>, qui par ailleurs, porte l'accent tonique sur la dernière syllabe. En cela, il converge avec le turc, au contraire du grec pour qui l'accent a une place variable selon le lexème, et la racine nue ne constitue pas un mot plein : le nominatif des noms comporte une désinence, et les adjectifs portent un suffixe de dérivation. De plus, le pluriel de l'arménien est de formation agglutinante (*-er/-ner*), alors qu'il est en *-des* en grec pour les masculins : arm. *dolma-ner*<sup>10</sup>, *hamal-ner* vs gr. *dolma-des*, *hamali-des*, etc. Enfin, alors que l'article est antéposé en grec : *o musafir*, il est postposé en arménien<sup>11</sup>, ce qui contribue à donner au syntagme nominal arménien une physionomie très semblable à celle du turc.

Cela explique le traitement différent des emprunts suivants (les caractères gras marquent la place de l'accent tonique) :

arménien occidental parlé <sup>12</sup>	grec moderne	traduction
<i>bayat</i>	<i>bayatiko</i>	rassis
<i>tembel</i> (n., adj.)	<i>tembelis</i> , (n.), <i>tembeliko</i> (adj.)	paresseux
<i>dolab</i>	<i>doulapi</i>	armoire
<i>djeb</i>	<i>dzepi</i>	poche
<i>xasap</i>	<i>kasapis</i>	boucher
<i>xapax</i>	<i>kapaki</i>	couvercle
<i>derd, kef</i>	<i>darti, kefi</i>	peine, état festif
<i>badjanax</i>	<i>badzanaki</i>	beau-frère
<i>djadjəx</i>	<i>dzadziki</i>	yaourt au concombre
<i>sudjux</i>	<i>sudzuki</i>	soudjouk
<i>tchokal</i>	<i>tsoukali</i>	pot de chambre
<i>pabutch</i>	<i>paputsi</i>	chaussure, savate
<i>-dji</i>	<i>-dzis</i>	(suffixe d'activité)

<sup>9</sup> A l'exception de certaines catégories de dérivés ayant conservé une déclinaison interne.

<sup>10</sup> Nous adoptons ici une transcription empirique fondée sur la prononciation de ces mots dans chacune des langues considérées, sauf lorsque nous employons explicitement l'orthographe du turc contemporain, en le précisant.

<sup>11</sup> Et ce, dès l'origine.

<sup>12</sup> Comme nous le montrerons dans la partie suivante, ces emprunts ne figurent pas dans les dictionnaires de l'arménien, ils sont considérés au mieux comme des dialectalismes, au pire comme non arméniens, mais ils sont pourtant bien compris par tout locuteur d'arménien ayant acquis l'arménien par transmission familiale, même s'il n'a jamais été personnellement au contact du turc.

<i>hab</i>	<i>xapi</i>	pilule
<i>paxlava</i>	<i>baklavas</i>	baklava

Ce tableau montre clairement les divergences dans le traitement phonétique des emprunts en grec et en arménien. En effet, l'inventaire phonologique de l'arménien englobe celui du turc (il comporte plus de phonèmes que le turc, mais permet de reproduire parfaitement les phonèmes du turc<sup>13</sup>, à l'exception de la longueur des voyelles, que ne note d'ailleurs pas l'alphabet turc à base latine).

Ce n'est pas le cas du grec, qui présente un inventaire phonétique distinct de celui du turc : le grec ne connaît pas les sons aujourd'hui écrits en turc *ı*, *c*, *ç*, qui sont traités respectivement *i*, *dz* et *ts*. Les emprunts du turc en grec sont donc nécessairement affectés phonétiquement. En revanche, en arménien, s'il est vrai que l'on observe des particularités phonétiques des emprunts du turc, c'est seulement au regard de la norme du turc standard, sachant que la source de ces emprunts est le plus souvent dialectale. Mais si on resitue ces emprunts dans leur contexte (diachronique et dialectal) dans lequel l'emprunt s'est fait, on constate une grande stabilité phonétique.

On peut classer ces transformations phonétiques en quatre types :

#### 1. Traitement des fricatives :

/k/ > [x] : *kalabalık* > arm. *xalabaləx* (encombré, bazar) ; de même *paklava* > arm. *paxlava*, *sucuk* > arm. *sudjux*, *kapak* > arm. *xapax* (couvercle), *çocuk* > arm. *tchodjux* (enfant), *bakal* > arm. *baxal* (épicier), etc.

/ğ/ > [ɣ] (fricative gutturale, 'r' profond'), y compris entre deux voyelles : *boğaz* > arm. *boğaz* (gorge, gosier)

/h/ > [x] : *habar* > arm. *xabar* (nouvelle), *hanım* > arm. *xanəm* (dame)

#### 2. Traitement des occlusives :

On observe dans le tableau de nombreux cas de mutations entre sourdes et sonores. Ici, c'est l'arménien qui sonorise les finales au regard du turc standard.

En revanche, le grec sonorise parfois les initiales : cf. arm. *teneke* > gr. *deneke*.

Enfin, en grec, le fait que les occlusives sonores soient d'une apparition tardive, et soient exprimées dans les mots d'origine grecque par la combinaison latérale+occlusive sourde (*mp* = [b]) provoque une ambiguïté de prononciation dans les mots grecs empruntés : il n'y a pas de différence en grec entre [tembelis] et [tebelis], puisqu'aussi bien [mb] que [b] s'écrivent  $\mu\pi$ .

<sup>13</sup> Ce que confirme la pratique répandue fin XIXème d'écrire le turc en alphabet arménien, qui s'est révélé parfaitement adapté à la phonologie du turc (cf. J. Strauss, à paraître).

## 3. Le grec ne comporte pas de voyelles d'avant [ö] et [ä]

arm. *tepsi* (entre ä et è), gr. *tapsi*arm. *börek*<sup>14</sup> gr. *mpoureki*

4. L'harmonie vocalique du turc n'est généralement pas représentée en arménien : *fistan* ('robe'), et non \**fāstan*, sauf dans l'expression empruntée *falan fāstan* ('et compagnie').

Mais on rencontre aussi bien *djadjəx* que *djadjik*, selon les locuteurs. En grec en revanche, elle est totalement proscrite : *tzadziki*

De même, les règles phonétiques relatives aux variantes combinatoires des consonnes en turc ne sont pas appliquées en arménien : le suffixe *-dji* apparaît toujours ainsi en arménien, toujours avec consonne sonore et *i* d'avant, même traitement qu'en grec, où on a toujours *-dzis*.

Comme on le voit, ces caractéristiques linguistiques, tant morphologiques que phonologiques, induisent la nécessité, pour le grec, d'adapter ces emprunts du turc pour les intégrer à la langue, alors qu'en arménien, ils peuvent conserver une forme très proche du turc. De fait, les emprunts sont mieux intégrés en grec (au sens où ils ont subi un processus d'intégration) qu'en arménien, où il y a peu de différence formelle entre un emprunt intégré et un emprunt spontané.

C'est avant tout ce point, plus que la constitution d'un Etat-Nation qui fait que le rapport sociolinguistique aux emprunts est tout à fait différent chez les arménophones et chez les hellénophones. Ainsi, le fait que les emprunts du grec soient fortement intégrés phonétiquement et morphologiquement fait que le plus souvent, les locuteurs n'ont pas conscience d'employer un mot turc : en réalité, il ne s'agit d'ailleurs plus d'un mot turc, mais d'un mot d'origine turque. En revanche, pour l'arménien, hormis certaines expressions comme *zor'ov* (équivalent de *zorlu*, 'par la force', construit avec l'instrumental de *zor*), ou encore *boyov* (litt. 'de [haute] taille', 'grand') où la déclinaison à l'instrumental arménien *-ov* favorise l'intégration<sup>15</sup>, la plupart des emprunts ne sont pas admis dans la langue standard, et sont renvoyés, au mieux, dans la zone des dialectes, de la langue populaire, voire de l'idiolecte. Ce rapport est en effet très variable selon la personne ou le milieu, la normalisation étant la plus forte au Liban.

<sup>14</sup> En arménien standard, ce son n'existe en principe pas, et il est normalement transcrit *to*, mais se prononce [ö] en arménien occidental –il n'existe pas en arménien oriental), de même, *ü* s'écrit en arménien *իւ*, et se prononce [yu] en oriental.

<sup>15</sup> Dans ce cas précis, s'ajoute une ambiguïté étymologique : le mot *zor* en turc est d'origine iranienne, or, l'arménien a créé dès le cinquième siècle le mot *zork*, littéralement, pluriel de *zor*, signifiant 'armée' (litt. les forces, et on a une série de dérivés comme *zoravar* : général).

Mais hors scolarisation, un certain nombre de ces termes sont bien implantés, même s'il est difficile d'effectuer des généralisations : en effet, il n'existe pas de corpus spontanés de l'arménien parlé, et pour cause : le sentiment de la norme et la conscience des emprunts sont toujours très présents chez les arménophones éduqués. Ainsi, seuls les enregistrements clandestins pourraient capter ce niveau de langue que le locuteur contrôle dès qu'il se voit observé. Cela explique que les mots évoqués ci-dessous soient connus de tout locuteur d'arménien ayant bénéficié d'une transmission familiale, même s'il n'a jamais été en contact lui-même avec le turc, alors que les néo-locuteurs, ceux qui ont eu une transmission uniquement par l'école peuvent ne pas les connaître.

### 3. LES EMPRUNTS DU TURC EN ARMENIEN OCCIDENTAL: APPROCHE FONCTIONNELLE ET SEMANTIQUE

La conséquence de ce que nous avons dit plus haut de la conscience des emprunts et du rôle de la norme en arménien occidental est que tout emprunt au turc se trouve dans une situation de doublet avec un terme non emprunté, que la norme présente comme équivalent. On peut sans difficulté prévoir qu'en réalité, cette « équivalence » cache des complémentarités, au moins stylistique, puisqu'on a compris que c'est le niveau de langue qui est en jeu.

Pour préciser la fonction de ces emprunts, nous tenterons d'inventorier les catégories sémantiques dans lesquelles ils s'inscrivent.

#### 3.1. OBJETS DE LA VIE COURANTE

Un des effets du bilinguisme sociétal est de favoriser l'emprunt de termes désignant des objets ou des pratiques de la vie quotidienne, répondant aux *realia* de la société environnante. On trouve notamment de nombreux termes ayant trait aux traditions culinaires.

##### 1) Artefacts :

arm. *tendjire* 'marmite', *dereg*, ' tiroir', *dolab*, 'placard', *tchokal*, 'pot de chambre', *peshkir*, 'serviette', *tepsi*, 'plateau', *tcharshaf*, 'drap', *tchekidj*, 'marteau', *vida*, 'vis', *fistan*, 'robe', *dösheg*, 'matelas', *djiyez*, 'trousseau', *findjan* 'tasse à café' (spécialisé : surtout dans la divination), etc..

##### 2) Aliments : (outre les spécialités culinaires communes, que nous ne rappelons pas ici) :

arm. *fishne*, 'griotte', *hayva*, 'coing', *mushmula*, 'nèfle', *dji(g)yer*, 'foie', *tchengel*, 'bitoniau', *tek* 'impair', 'tout seul' (mais 'pair' est désigné par le mot arménien *zuyk*), *ters*, 'de travers, à l'envers' (mais l'antonyme est arménien : *shidag*), etc.

Pour ces termes, on retiendra l'explication sociolinguistique liée la société environnante. Ces emprunts sont, de manière générale, aisément

remplacés par leur équivalent natif, pour peu que le locuteur soit scolarisé. On peut donc dire qu'ils relèvent du niveau dialectal, et que le doublon a donc là une répartition stylistique.

### 3.2. TERMES APPRECIATIFS

Cependant, une seconde série de termes empruntés peuvent avoir une sphère d'usage y compris chez les locuteurs éduqués, car même si on peut leur trouver des équivalents natifs, bien souvent le locuteur a le sentiment qu'il ne s'agit pas d'équivalents exacts. Et pour cause : ces termes ne désignent pas une réalité objective, un objet du monde, mais ont une valeur subjective, appréciative, cependant que bien souvent, leur 'équivalent', arménien lui, désigne un référent de manière objective. On a donc ici affaire à des doublets à répartition non seulement stylistique, mais également fonctionnelle.

Ainsi, en arménien, une *xanəm* ne désigne pas simplement une femme, par opposition à un homme, mais une façon d'être femme, à l'orientale, avec nonchalance, en prenant ses aises. De même, *xodjaman* désigne non seulement quelqu'un de grand, mais est utilisé lorsqu'il s'agit d'amener cette stature en contraste avec une attitude (jugement sous-jacent) : on dira à un enfant qui fait des bêtises qu'un enfant *xodjaman* comme lui ne se comporte pas ainsi. *Hemen* veut dire 'tout de suite', et dans ce sens, il est équivalent à l'arménien *anmitchabes*, mais en revanche, s'il s'agit de reprocher à quelqu'un de réagir trop vivement, on emploiera le mot turc. *Adjele* signifie 'vite, pressé', et porte une valeur appréciative pour qualifier quelqu'un à qui on reproche d'être toujours pressé et de mal faire les choses. *Tchalbax* signifie 'nu', mais sera employé dans une situation où cela est incongru. *Pis*, très répandu dans les dialectes arméniens, est également plus expressif que les termes arméniens signifiant 'sale' ou 'mauvais' (*pis pan* : 'un sale truc', *pis hivantutyun*, 'une sale maladie', ou encore dans des expressions empruntées : *pis boyaz* (litt. 'sale gosier') signifie quelqu'un qui peut ingurgiter des quantités de nourriture illimitées. *Bitchim* désigne de manière critique des manières inutiles, *titiz* qualifie une attitude maniaque à l'excès, *patərtə* évoque un raffut inutile et lassant, *tchaput* désigne un tissu sans aucune tenue et indigne d'être porté, *kel*, *kör*, *topal*, *shishman*, *tembel*, *inad*, ('chauve, aveugle, boiteux, gros, flemmard, tétu') sont des critères stigmatisants. Le mot *sade* associé à une composante culinaire (*yuγ*, 'gras', *aγ*, 'sel', etc.) signifie qu'il y a tellement de cet élément que cela en est immanquable (*sade yuγ ē*, c'est trop gras), *tchamur* est un élément répugnant dans lequel les enfants ne doivent pas aller jouer, etc.

A cette liste s'ajoute également, celle, variable selon le locuteur, des jurons, '*küfür*', que nous nous permettrons de ne pas rappeler ici, considérant que la démonstration est déjà suffisamment probante.

Certains termes appartiennent aux deux catégories : ainsi, *xiyar* désigne certes un concombre, mais aussi un abruti, et si dans le premier sens il peut aisément faire l'objet d'une substitution par l'équivalent arménien *varunk*, dans le second sens, c'est seulement en turc qu'il aura toute sa saveur.

On ajoutera à cette liste des tournures idiomatiques : *tek ki...*, 'pourvu que', *bol bol...* 'abondamment', *daha beter*, 'encore pire', et les tournures à reduplication : *fəlan fəstan* 'et tout le bastringue', allonge une liste déjà bien longue et que l'on juge fastidieux de poursuivre, *tcholux tchodjux* se rapporte à une tribu par trop nombreuse ; des expressions adverbialisées : *tashmish* (appliqué à la situation - détrimentale - où le riz, le café ou le lait débordent inopinément), *hetch* 'rien, 'que dalle' ; *hem ... hem...* 'à la fois ... et ...' est toujours employé dans un sens appréciatif (soit que les deux membres de la corrélations soient incompatibles entre eux, soit qu'on parle de quelqu'un qui veut le beurre et l'argent du beurre), *hayde babam* porte toujours un jugement sous-jacent.

#### 4. INTERPRETATION ET CONCLUSION

Nous avons délibérément écarté, dans notre description, l'approche puriste qui rejette les emprunts du turc pour nous orienter vers la description d'une pratique linguistique spontanée, non contrôlée, et échappant à la norme.

Le statut des données que nous prenons en considération ici n'en reste pas moins sujet à discussion : nous sommes dans une zone intermédiaire entre l'arménien standard parlé (une variante plus spontanée que la variante standard littéraire) et la pratique dialectalisée, encore bien implantée dans certaines familles où la transmission s'est faite par la voie domestique, sans scolarisation en arménien. D'ailleurs, un certain nombre de ces termes empruntés au turc sont également représentés en arménien oriental populaire (également considéré comme non standard), mais avec une phonétique caractéristique des dialectes turcs orientaux (forte palatalisation des *ä* comme dans *äädät'*, tradition), mais aussi des dialectes arméniens orientaux, comme celui de la zone Zanguezour-Karabagh. Ainsi, même si l'Histoire nous enseigne que l'arménien a renoncé à la diglossie bien avant le grec (en abandonnant le monopole de l'arménien classique comme langue littéraire dès les années 1880), on peut se demander si une autre diglossie n'a pas subsisté, entre un standard débarrassé des dialectalismes, et une langue parlée garantissant l'intercompréhension, mais présentant de nombreux traits dialectaux. Ce décalage important entre une langue écrite normée et une langue parlée riche de variations et d'interférences, langue de contact, est en effet caractéristique de l'arménien : en arménien oriental, bien qu'il

s'agisse d'une langue parlée dans un Etat à forte volonté de centralisation<sup>16</sup>, mais de manière plus radicale encore en arménien occidental où la typologie des locuteurs est très contrastée, et où il n'y a aucun organisme centralisateur.

C'est délibérément que nous avons considéré ici cette variante non standard de l'arménien, hors de laquelle les emprunts au turc ont été presque entièrement éradiqués.

Cependant, l'hypothèse que nous faisons au terme de cette analyse est que ces emprunts au turc sont toujours vivants chez les locuteurs d'arménien qui ont bénéficié d'une transmission familiale, parce qu'ils ont une spécificité fonctionnelle. Ils sont étroitement liés à la pratique orale, là où la dimension subjective, émotionnelle de la langue est le plus complètement mise en œuvre, et la dimension supplémentaire apportée par le changement de code<sup>17</sup> contribue clairement à cette force expressive. Cette pratique, parfois difficile à comprendre, vue d'une francophonie quelque peu monolithique, est bien connue dans les langues de diaspora (cf. Donabedian (éd.) 2001), mais aussi dans l'Orient multiculturel hérité de sociétés d'Empire. Curieusement, c'est aussi dans ces cultures issues d'Empires que l'on observe le plus grand paradoxe entre une pratique linguistique extrêmement souple et mouvante, et un discours normatif très rigide. La politique linguistique de la Turquie post-kémaliste en quête de *öz türkçe* en est d'ailleurs une manifestation supplémentaire.

### BIBLIOGRAPHIE

- ANDRONOV, M., 1964, On the typological similarity of new indo-aryan and dravidian, in *Indian Linguistics*, 25.
- BAZIN, L., 1987, *Introduction à l'étude pratique de la langue turque*, Paris : Maisonneuve.
- BLÄSING, U., 1992, *Armenisches Lehngut im Türkei-türkischen am Beispiel von Hemsin*, Amsterdam : Rodopi.
- BLÄSING, U., 1995, *Armenisch-Türkisch. Etymologische Betrachtungen ausgehend von Materialien aus dem Hemsingebiet nebst einigen Anmerkungen zum Armenischen insbesondere dem Hemsindialekt*, Amsterdam : Rodopi.
- BOZDEMIR, M., 1998, D'une langue impériale à une langue nationale : vicissitudes d'une politique volontariste en Turquie, in Chaker, S.,

---

<sup>16</sup> Les vieux Erevaniens ne manquent pas de rappeler que l'argot de la ville s'est imprégnée de dialectalismes lorsque dans les années 1970, les autorités arméniennes ont encouragé l'exode rural vers la capitale en vue d'en faire une ville 'millionnaire', seuil de population qui était exigé en URSS pour pouvoir construire un métro.

<sup>17</sup> Travaux sur les mélanges de langue montrent que ce mélange introduit d'autres dimensions, et qu'elles sont souvent liées à l'affectif (cf. Kasparian 1992).

- (ed.) *Langues et pouvoir*, Edisud : Aix-en Provence, p. 139-150 : langues et pouvoirs.
- DANKOFF, R., 1995, *Armenian Loanwords in Turkish*.
- DAWKINS, R., 1916, M., *Modern Greek in Asia Minor : a study of the dialects of Silli, Cappadocia ABND Pharasa with grammars, texts, translations and glossary*. Cambridge: Cambridge University Press.
- DONABEDIAN A., 1994, Comment peut-on être arménophone en diaspora, in M.-C. Varol (éd.), *Langues de diaspora, Plurilinguismes 7*, Paris, CERPL, p. 47-68.
- DONABEDIAN A., 1996, Pour une interprétation des différentes valeurs du médiatif en arménien occidental, in Z. Guentcheva (éd.), *L'Énonciation médiatisée*, BIG, Paris / Louvain, Peeters, p. 87-108.
- DONABEDIAN A., 1997, Langue et identité arménienne en France : symboles et pratiques, in Tragut, J. (ed.) *Die Armenische Sprache in der Europäischen Diaspora*, Graz, p. 90-111.
- DONABEDIAN A., 2000a, Langues de diaspora, langues en danger : le cas de l'arménien occidental, in *Les langues en danger, Mémoires de la Société de Linguistique de Paris, Nouvelle Série, Tome VIII*, 2000, p. 137-156.
- DONABEDIAN A., 2000b, De l'arménien classique à l'arménien moderne: typologie, ordre des mots et contact linguistique, *Cahiers de Linguistique de l'INALCO* 3/2000, p. 34-54.
- DONABEDIAN, A. (ed.), 2001, Langues de diaspora, langues en contact, *Faits de Langue*, Paris : Ophrys, 18/2001, 282 p.
- DONABEDIAN, A., 2001a, Les langues de diaspora : une catégorie (socio)linguistique ? Présentation générale de Donabedian, A. (ed.) 2001, p. 5-17.
- DONABEDIAN, A., 2001b Tabou linguistique en arménien occidental : 'gor' progressif est-il 'turc' ?, in Donabedian, A. (ed.) 2001, p. 201-210.
- DONABEDIAN, A., 2002, Médiatif et progressif en arménien occidental : convergences discursives, in Donabédian, A., Ouzounian, A. (éds.) *Actes du V<sup>e</sup> Colloque International de Linguistique arménienne*, Paris : INALCO *Slovo* 24-25/2001-2002, p. 343-357
- GUENTCHEVA, Z., (ed.), 1996, *L'énonciation médiatisée*, Paris : Peeters, 1996.
- GUEVORGIAN, G. G., 1993, Sharunakakan nerkan hayereni barbarnerum [Le présent progressif dans les dialectes arméniens], *The Second International Symposium on Armenian Linguistics (21-23 september 1987)*, Proceedings, Yerevan.
- KASPARIAN, S., 1992, *Analyse descriptive du parler multilingue d'Arméniens vivant à Paris*, Thèse de doctorat, dir. D. Cohen, Université Paris 3.
- KHATCHIKIAN, M. L., 1985, *Xurritskij i urartskij jazyki*, Erevan : Académie des Sciences.
- NICHANIAN, M., 1989, *Agés et usages de la langue arménienne*, Paris : Entente.

- RUSSEL, J., 1997, The formation of the Armenian Nation, in Hovannisian, R., (ed.) *The Armenian People from Ancient to Modern Times*, New-York : Saint Martin Press, vol. 1, p. 19-26
- STRAUSS, J., à paraître, La contribution arménienne aux lettres ottomanes, *Turcica*.
- TER MINASSIAN, A., 1997, Sociétés de culture, écoles et presse arméniennes à l'époque d'Abd-ul-Hamid II, i, *Revue du Monde Arménien moderne et contemporain*, Paris : Société des Etudes Arméniennes, 3/1997, p. 7-30.
- THOMASON S. G. & KAUFMAN T., 1988, *Language contact, creolization and genetic linguistics*, Berkeley : University of California Press.